

quises, mais on peut dire que, de mémoires d'homme, on n'avait vu recherche pareille et magnificence.

Les draperies de la tente étaient en drap broché d'or, aux armes de madame Blanche : entre les écussons, les chiffres d'Armagnac et de Graville s'entrelaçaient en mille façons aimables et formaient toute sorte de laes d'amour. À l'intérieur, une collation délicate était servie dans des vases d'or et d'argent sculptés, des centaines de cierges présentant de gracieuses figures faisaient briller les métaux précieux, les perles et les pierreries.

Autour de la tente, qui était vaste comme un palais, un triple rang de jeunes esclaves vêtues selon le style oriental des romans de chevalerie portaient des encensoirs ; elles s'agenouillèrent à l'entrée de la reine et l'adorèrent comme une divinité.

L'intérieur du château n'était pas décoré avec une moindre splendeur, et quant au palais de Salomon qui devait servir d'asile à madame Anne de France, jouant le rôle de la fille de Pharaon, Graville était trop bon courtisan pour l'avoir négligé.

Une demi-heure après que madame Blanche d'Armagnac eut franchi le pont-levis, la fête commença malgré l'absence du maître. Les vastes jardins qui essayaient de représenter le paysage sacré se trouvaient déjà encombrés d'une foule empressée et avide de plaisirs. Tout ce que la cour de France contenait de gentilshommes et de nobles dames étaient là. On peut dire que le seul chevalier du royaume qui n'eût point été convié était Sa Majesté le Roi.

Sa sœur aînée madame Anne, comptait bien se divertir pour deux.

En ce premier moment de la fête, le masque couvrait tous ces visages féminins, les chevaliers baissaient leurs visières volantes, s'ils portaient l'armure ou laissaient tomber jusqu'au dessous de leur bouche le demi-voile qui pendait à leurs toques de velours.

Ce fut d'abord et tout simplement un bal comme vous pourriez vous représenter la salle de l'Opéra, reportée au X^e siècle : ceux qui étaient venus là sans arrière-pensée et pour faire ce que l'on fait au bal, s'en donnèrent à cœur joie.

Au moment où la grand'porte du château de la Marche se fermait, après l'heure de grâce écoulée, un quadrille, composé de douze cavaliers vêtus uniformément de robes de velours noir et portant tous le visage masqué comme des femmes, se présenta devant le pont-levis.

Le garde faisait déjà jouer la roue et tendait les chaînes.

Le quadrille s'élança au galop et traversa le pont qui se soulevait lentement. Le dernier cavalier fut obligé d'enfoncer les éperons dans le ventre de son cheval pour franchir l'espace qui allait grandissant entre les planches et le bord.

— Je ne pouvais entrer ici que de vive force ! dit-il en rejoignant ses compagnons.

Il n'y eut que ces mots de prononcés. Les douze cavaliers passèrent sous la voûte tendue, livrèrent leurs montures aux palefreniers de la Marche, et se perdirent dans la foule.

À l'extrémité de la tente préparée pour madame Blanche d'Armagnac, il y avait un retraits mignon qui prouvait bien que messire Olivier savait servir les dames. Madame Blanche laissa la collation à ses femmes et se retira dans ce réduit, suivie de ses deux chambrières favorites, Berthe de Sauves et Marie d'Argennes.

Berthe de Sauves était à peu près de la même taille que sa maîtresse ; Marie d'Argennes avait sous son manteau un paquet assez volumineux. On défit le paquet qui contenait un costume

en tout semblable à celui de madame Blanche. Et madame Blanche, ce faisant chambrière pour une fois, aida Marie d'Argennes à revêtir de ce costume la jolie Berthe de Sauves. Après quoi, madame Blanche ôta son diadème qu'elle mit elle-même sur le front rougissant de sa chambrière. Un masque épais compléta le déguisement.

Madame Blanche et Marie s'éloignèrent à distance et regardèrent Berthe, qui marcha devant elles.

— C'est parfait ! murmura madame Blanche, si tu peux seulement ne point parler, Berthe, mon amie, les plus fins y seront pris !

Elle se tourna vers Marie, son autre chambrière, qui avait déjà dégrafé sa mantille et qui lui en couvrit les épaules, puis elle coiffa le coquet chaperon que Berthe de Sauves avait ôté pour mettre le diadème.

— Et maintenant, dit-elle d'un ton résolu, allez, mes filles... Dieu me voit et sait que je fais de mon mieux.

Elles rentrèrent toutes les trois sous la tente. La nouvelle reine de Saba, Berthe de Sauves, alla prendre la place d'honneur ; madame Blanche se glissa au dernier rang des suivantes, et Marie d'Argennes, belle jeune fille à taille hardie, traversant toute la largeur du tabernacle, souleva la draperie extérieure et s'élança dans le jardin.

Jean le Brun et Jean le Blond étaient entrés à l'hôtel de la Marche avec le cortège de madame Blanche d'Armagnac. Il y avait place pour tous deux et pour bien d'autres dans le camp préparé pour la députation sabéenne ; mais ils avaient vu en passant la foule étincelante et bariolée qui se pressait dans les jardins et maître et Jean le Brun ne put rester longtemps en place. Pendant qu'écuysers et pages se préparaient sérieusement au rôle qu'ils allaient jouer lors de l'entrée solennelle du roi Salomon, Jean le Brun soulevait les draperies de la tente et glissait au dehors ses regards impatients.

(À CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

AVIS A NOS LECTEURS D'OTTAWA

Mr. Nap. Pagé, ci-devant agent du FEUILLETON ILLUSTRÉ, a cessé de travailler dans les intérêts de cette feuille. À l'avenir, M. John Cass, 565, rue Sussex, se chargera de la vente de notre journal.

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance ; à l'avenir nous ne pourrions fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à votre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
" Six mois.....	0.50
" Trois mois.....	0.25
" Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—À ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur enverrons 10 centimes la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Touto correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1936.

HOULE & CIE, PROPRIÉTAIRES

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal